manual velenil 28 the nord Paris, rue Chris-these sollations sheded accent

QUOTIDIEN, POLITIQUE, NOUSTRIEL & COMMERCIAL

On traite a torrait, -

ences: A ROUSAIX, dux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, che M. Vanaverbeck, imprindeur-libraire, Grande-Place; A Libl.E, chekem, Beghin, libraire, fus Grande-Chausace. In ches MM. Mayas, Lames, Bullier, et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, aubureau du journal l'Economie; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine. P qu'on de la Madeleine. A. PARIS, chez MM. Haves, Laffite, Bullier, et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, aubureau du journal l'Ec

BOUBAIX, 4 MARS 1876

L'Angleterre est tenjours fort embato rassed de ses pauvres. Si la France a quelquelois, elle laussi, à compter avec es deficultés inhérentes à ce grave su jet, IP west pas moins vsat qu'elle peut gement puiser, pour son enseigne ent, dans les fastes britanniques qui concernent les divers moyens adoptés, à Londres, pour faire disparaître la plaie du paupérisme. On sait qu'un budget énorme est consacré, chez nos voisins, aux maisons de refuge et de travail que l'on ouvre aux malheureux privés de moyens de subsistance. La vie est trèsrude dans ces asiles qui sont de véritables prisons, et l'on use des procédés les pins acerbes pour en éloigner les mendiants, afin de réaliser des économieso Mais ces rigueurs sont devenues inutiles. Les dépenses augmentent sans cesse, et les membres du Parlement sont contraints à revenir aux procedes d'expatriation, usités, il y a de cela quelques années, à l'égard des voleurs transformés, en convicts.

Nous voyons, en effet, dans le compterendu de la séance des Communes du 1º mars, que M. Torrens a appelé l'attention de la Chambre sur l'émigration considérée comme moyen de porter remède à la misère des classes laborieuses et d'arrêter les progrès du paupérisme. D'après, lui, la misère est trop profonde, actuellement en Angleterre, pour n'exiger point l'emploi de remedes extraordinaires apprès un discours de d'on combattre des divers arguments qu'on l'arateur fait valoir contre l'emigration, l'orateur a concil en déclarant qu'il no fallait pas compter sur les colonies pour favoriser directement l'émigration, mais que la métropole devait imposer des sacrifices dans de but. Le moyen qu'il propose serait d'autoriser les administrateurs de la loi des pauvres à emprunter du Trésor des sommes qui leur seront nécessaires pour faciliter l'envoi de familles pauvres dans les colonies britanniques. M. Torrens me /reculerait donc pas même devant un exode forcé.

Plusieurs membres des Communes ont appuyé la proposition, et il y a lieu de penser qu'elle eut rallié la majorité, si le ministère ne l'avait pas vivement combattue. L'un des orateurs ministériels, M. Monsell, a fait valoir cette raison que le premier résultat qu'aurait un système d'émigration subventionnée par l'Etat, serait d'arrêter le cours naturel de l'emigration volontaire. Plus tard, M. Gladstone a dû appuyer son collègue, en faisunt observer que le gouvernement

n'avait jamais cessé de favoriser l'émigration individuelle, s'il s'opposait à l'émigration en masse, telle que la voulait M. Torrens. « Un pareil projet est hérissé d'obstacles, a dit M. Gladstone, et parmi les difficultés qu'il offre l'on peut compter le choix à faire parmi les personnes qui veulent emigrer, l'aversion des classes ouvrières en général pour l'expatriation, l'injustice qu'il y aurait à priver deressources les pauvres du pays afin d'aider des gens qui ne seraient point vraiment pauvies, enfin l'impossibilité de limiter aux colonies britanniques le champ de l'émigration et qui pourrait motiver quelques réclamations de la part des puissances étrangères.

Ce n'est qu'après avoir entendu ces explications,: que la Chambre a rejeté la proposition tant le mal du paupérisme sévit avec rigueur dans les trois Loyaumes; et rien ne garantit que la proposition ne soit bientôt reprise avec chance de succès.

J. REBOUX

On écrit de Londres, 1e mars, à l'U-

On écrit de Londres, 1st mars, à l'Union:

« Je vous ai entretenu à diverses reprises de ce qu'on appelle ici « les réunions des ouvriers sans trayail»; je vais vous dire un mot de celle qui a eu lieu avant-hier, et cela pour deux raisons. D'abord parce qu'il convient de réduire à ses véritables proportions de què le Rappel et la Marseillasse, ne manqueront pas d'appeler le merring monstre de Clerkenwell. — à l'instar, du reste, de ceux qui l'avaient convoqué. La vérité est que quelques centaines de personnes à peine se rendirent à cet appel. La présidence fut dévolue à M. Odger, qui, du haut d'un tombereau ombragé par un drapeau déteint de la défunte ligue réformiste, trouva juste assez de voix dans son gosier enroyé pour donner la parole au citoyen Hennessey. Celui-que présenté su nom du peuple à M. Gladstone. Le mémoire en question recommande la suppression des propriétaires et la distribution des terres au peuple; l'orateur poursuivit en soutenant que, de même qu'on tuait les mooris à coup de fusil parce que ce sont des sauvages qui, possèdent des terres incultes, il convenait d'occire également le duc de Sutherland qui laisse en friche des terres eonsidérables, uniquement pour s'y livrer au plaisir de la chasse. considérables, uniquement pour s'y livrer au plaisir de la chasse

plaisir de la chasse.

« Le citoyen Hennessey parla également de la révolution française ; il avertit l'aristocratic anglaise qu'elle feraitbien de prêter l'oreille aux cris du peuple avant qu'il soit trop tard : en effet, le peuple peut prendre ce dont il a besoin quand il lui plait, et rien ne l'empêche de s'emparer des terres sans dire merci.

» Deny résolutions, basées sur les belles.

Deux résolutions, basées sur les belles Deux résolutions, basées sur les belles théories qui précèdent, furent adoptées à l'unanimité. Sans doute, je le répète, il n'y avait que peu de personnes présentes à ce meeting; mais enfin, il y en avait plusieurs centaines. Rapprochez les pareles de Hennesey des discours de Bradlaugh. Au milieu des rigueurs d'un paupérisme croissant, ces théories rencontrent nécessairement des adeptes, assez disposées à les acqueillir. Il m'a donc paru utile de montrer les doctrines qu'une certaine école essaye de propager en qu'une certaine école essaye de propager en Angleterre, au moment même où le fénianisme les répand d'un main en friande, tan-dis que de l'autre l' s'efforce avec succès d'étouffer l'influence religieuse.''

Il existe en France environ 8,000 kilometres de chemins de er à construire. Les travaux, d'utilité généale, routes canaux, ouvrages d'art représentent en dépenses une somme de près ce à miliards. Or, les fonds alloués par le budget ne permettent pas d'espèrer, avant une époque assez éloignée, l'achèvement de ces travaux, dont la plupart ont une importance capitale.

plupart ont une importance capitale.

A ce propos, le Sor public ces réflexions:
Sans vouloir traiter tei la question financière, sans considérer si le public accueillerait favorablement l'amonce d'un empruntdestiné à terminer d'importans ouvrages,
ou s'il conviendrait d'en remettre l'exécution,
avec droit d'exploitation pour un temps détermine, à l'industrie privée, représentée
par des Compagnies particulières, il
nous semble que l'exécution de tout ou
partie de ces travanx constituerait une
amélioration sensible dans l'état actuel
des migrations ouvrières.
En effet, les populations des départemens
se plaignent, non sans quelques raisons; que

En effet, les populations des départemens se plaignent, non sans quelques raisons, que les travaux considérables effectués à Paris, depuis vingt ans ont fait le vide dans les ateliers et dans les chantiers de province. Il était naturel, en effet, que l'ouvrier, assuré ailleurs d'un labeur régulier et d'un salaire plus élevé, quittat le village ou la petite ville qui n'offrait pas un élément continuel, n'une rémunération suffisante à son activité. Les prix de main-d'œuyre ont non seulement haussé dans des proportions, insoutenables pour certaines industries de province, mais encore les ouvriers manquent, tant l'habitude est prise d'aller chercher fortune à Paris.

Paris.

Nous comptons done sur l'initiative du ministre des travaux publics pour rétablir en ce moment un équilibre rompu par des circonstances exceptionnelles. Il s'agit de répartir sur différens points du territoire français ou les appellent des travaux de la plus haute importance, des forces accumulées sur un point unique; en un mot de rendre à la province une partie des bras qui lui manquent, tout en la dotant d'ouvrages d'utilité publique, qu'ellé réslame impérieusement.

Du même coup, on débarrasserait Paris d'un excès de population flottante qui, en certaines circonstances, peut devenir un danger pour la tranquillité publique.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix.

Paris, jeudi 3 mars. Le centre droit, le centre gauche et la gauche ont peu fait parler d'eux depuis la suspension des séances du Corps législatif; en revanche, la droite, stimulée par son échec parlementaire de vendredi dernier, agit, parle, écrit, intrigue avec une sorte de fièvre. Les 56, ou du moins ceux des 56 qui ne veulent pas se ral-lier au ministère, — ils sont quarante-cinq — proclament qu'ils n'ont été vain-cus que par surprise, et grâce à l'absonce d'un chef. M. Pinard, M. Du Miral et M. Dugué de la Fauconnerie n'étaient pas de taille à lutter à la fois contre le ministère et l'opposition. M. de Forcade s'est abstenu. Aussi les hommes remuants de la droite sont-ils d'avis qu'il

faudrait à leur tête un grand orateur qui put, à l'occasion ramener un certain nombre de dissidents. De la est venu sans doute le bruit d'après lequel M. sans doute le nruit d'après tequel M. Rouher doit avant peu donner sa démission de président du Sénat afin de se présenter à la députation dans la circonscription de M. Du Miral qui deviendrait sénateur. La droite s'imagine qu'elle aurait là un chef selon son cour. Il pour-rait bien arriver qu'elle fut dans une erreur complète. M. Rouher ne regarde pas comme close

n rouner de regarde pas comme close sa carrière politique, et un peu plus-tôt, un peu plus-tard, il rentrora à la cham-bre comme député. Mais M. Rouher est une intelligence trop élevée rour ne pas tenir compte des changements qui de-puis quelques mois se sont produits dans les esprits comme dans les institutions; tes esprits comme dans les institutions; et jusqu'à preuve du contraire, je ne oroirai pas que M. Rouher, rentrant au Corps législatif, y devienne le chef de la réaction, et le porte voix de MM. De Guilloutet, De la Fauconnerie, etc.

Les ministres ne parlant pas en ce moment, on est à l'affut de leurs moin-dres démarches et de leurs moindres mouvements. C'est pour cela sans doute que l'on a attaché une importance par-ticulière auxentrevues que le comte Daru a eues cette semaine avec les ambassa-deurs de Russie et d'Autriche. On avait parlé d'une note que M. Daru aurait en-voyée à Berlin; le fait est inexact; pro-bablement il en est de même pour les bruits d'alliance entre la Russie, la France bruits d'alliance entre la Russie, la France et l'Autriche. Il n'y a pas d'alliance proprement dite; il y a entente pour amener la Prusse à rester fidèle aux stipulations des traités; rien de plus.

Avant-hier, il y a eu grand dîner au ministère de la guerre en l'honneur de l'archiduc Albert. Des toasts ont été portès aux souverains et aux armées des daix pays C'est le seule solemnité mili-

deux pays. C'est la seule solemité mili-taire à laquelle assistera l'archiduc; il ent désiré, dit-on, voir une grande revue. Je ne crois passa ce désir, carde arisec connaît nos troupes, il les a vues à l'œuvre en 1859 à Solférino, et son esprit est trop hien trempé pour qu'il regrette une solennité de parade de la la la constant de parade de Encore un journal qui vient de naître

et que l'impôt du timbre n'effraie pas : il s'appelle le Citoyen, et a pour rédacteur en chef M. Secoudigne; M. Pascal Dupratmest un de ses collaborateurs. Les premières fignes de la profession de foi disent clairement ce qu'est le journal:

« Il n'y a des citoyens que dans une république. Dans une monarchie il ne peut y avoir que des sujets. Notre titre dit donc déjà que nous sommes républi-

M. Segris a installé la commission pour N. Segris a installe la commission pour l'enseignement supérieur. Après lui, M. Guizot, président effectif, qui présidera les séances suivantes, a pris la parole, et l'on a entendu successivement MM. le P. Caplier, Prévost-Paradol et Laboulaye, on s'attend à de graves dissiden-ces au sein de cette commission: l'âge n'a pas rendu M. Guizot conciliant et nous croyons qu'il ne se passera pas un long temps avant qu'il soit en dissen-timent avec ses conférateurs timent avec ses coopérateurs.

Le mandement pour le carème de l'ar-chevèque de Paris no fait pas la mon-dre mention du concile de l'ord no concile de l'ar-C'est Mgr de Ginouithac évêque de

Grenoble qui est nomme archeveque de Lyon; il prendra le titre de primat des Gaules Le Père Felix prèchera le carame à

M. Le Verrier n'a pas tardé à stre remplacé à l'observatoire son succes-seur, M. Delaunay est allé prendre pos-session de son posts.

CH. CAROT

On s'attondait aujourd'hui à une continua-tion de hausse; mais it est à remarquer que lorsque, à la Bourse, une opinion se géné-ralise elle est présque foujours contre carrée par un mouvement contraire. Alns ile 3% à couvre à 74,50, mais plus les cours à étèvent plus les transactions se restreignent et l'en-ferme faute de demandes à 174,40, Les mo-biller Espagnol n'a pas fait de nouveaux pro-grès et reste à 455i. Le mobilier français qui avait sonivi son ancien contrere disons complice s'est aussi arrête:— Le Rivoli re-cule de 20 fr. en quelques instants.

CELLIER.

PETITE CHRONIQUE

Le Moniteur vient de donner à ses lecteurs une primeur des plus intéressantes : c'est le projet de cérémonial élaboré par M. le ministre de la guerre, en ce du concerne les honneurs à rendre aux magistrats composant la haute cour de justice. Ce peut code du cérémonial n'étant encore qu' à l'état d'étude nous pouvons, peut-être en examiner respetueusement les dispositifs, et présentet avec humilité les quelques nellexions qu' l', pous inspire. Voici dans quels termes, auvant le Moniteur, seralent libelles les articles de ce projet :

projet :
Le commandant de la gendarmetie, à la fete des brugades de la résidence, se porters à cent mètres de la ville, au-devant du président de la haute cour et l'escortera jusqu'à

sident de la haute cour et l'escortera jusqu'à son domicile. Le même honneur lui sera rendu à son départ.

Pendant tout le temps que la haute cour siègerà, son président aura une garde de vingt-cing hommes commandes par un officier, et deux sentinelles à sa porte.

Les sentinelles lui présenteront les armes. A défaut du général commandant la subdivision, le plus ancien colonel de la résidence, accompagné d'une députation, sera en grande tenue.

dence, accompagne d'une deputation, en grande tenue, Lorsque la haute cour sortira en corps, Il lui sera donné une garde d'honneur de cent hommes, commandés, par un officier supérieur; les postes devant lesquels elle passera avec son escorte porteront les armes, les tembours rannellesont. tambours rappelleront.

A son arrivée, le président fera visite au maréchal commandant le 5° corps d'armée et augénéral commandant la 8° division militaire; ce dernier rendra la visite au président de la haute cour flans les vingt-quatre heu-

Des cinq premiers articles de ces instruc-tions ministérielles nous n'avons pas grand'-chose à dire. Que M. le général Lebour adresse des instructions aux militaires de la subdivision de Tours, rien de plus naturel. Mais le sixième article: A son arrivée le pré-sident fera visite... nous semble plus extra-

FEMILIETON BU MURNAL DE ROMBANY

DU 5 MARS 1870.

L'étang de Précigny

Par ELIS BERTHET.

Un thatin d'automne de l'année 1818, la cloche d'un village du Bas-Berry son-nait lentement un glas funchre, dans la vieille tourelle de l'église rustique. Au son de ce laguire toesin, cent cinquante ou deux cents campagnards se pressaient d'un air murne et consterné, dans l'humd'un air minne et consterné, dans l'hum-ble cimtéhère. Trois fosses d'inégale grandeur venaient de se refermer; trois familles arrosaient de larmes la terre fraichement remuée. Un venerable prè-tre après aveir beni la dernière demeure des fidèles trépassés, après aveir adressé aux alligés quelques paroles consolan-tes et men senties revenais vers l'é-glise en répétant les prières d'u-sage.

Jusqu'à ce moment, la douleur avait eté calme et comme contenue par le res-pect, mais dès que l'officiant eut dispa-ru à l'angle du bâtiment gothique, il se fit une explosion de cris et de lamentations parmi les assistants. Tous, sans exception de sexe et d'âge, s'abandonnè-rent au plus violent désespoir. Ici c'érent au plus violent desespoir. Ict c'e-taient des sanglots et des gémissements, plus loin des murmures et des blasphè-mes. Jamais désolation publique ne s'é' tait manifestée par des formes plus

En effet. ce n'était pas seulement sur teurs amis défunts que pleuraient ces propres maux; au premier aspect on jugeait qu'ils avaient besoin de pitié pour eux-mêmes, car ils semblaient porter déjà le germe de la mort; ils avaient le teint have et plombe, les yeux éteints, les joues creuses, comme des pestiférés. Quelques enfants à la mamelle conservaient bien encore ce coloris, cette fraîvaient bien encore ce coloris, cette tra-cheur, signes ordinaires de la santé; mais à voir le visage pâle et délait des malheureuses mères qui les tenaient dans leurs bras, on devinait que le mal, après avoir frappé le tronc, ne tarderait pas à frapper le frêle rejeton.

Un mot expliquera l'état misérable de cette petite population.

Précigny, le village dont nous parlons était situé sur le bord d'un étang, au centre d'un pays plat, nu, presque sans arbres et sans didulation; seulement,

à un quart de lieue environ, une colline peu élevée portait les ruines d'un an-cien château féodal. Sur cet immense plateau, les eaux de l'étang, s'épendant en liberté, projetaient de nombreuses queues, à travers des joncs et des ro-seaux, jusqu'aux extrémités de l'horizon. Au-dessous du village, une longue et solide chaussée contenait cette masse liquide, et à la chaussée même était adossée une belle fabrique au majes-tueux développement, dont les bâtiments réguliers occupaient le fond d'une es-pèce de vallée, creusée de main d'hom-me. Des écluses, qu'on fermait la nuit, formaient une chute d'eau d'une grande puissance, et une roue à aubes mettait en mouvement les machines de la manufacture. A gauche de l'étang, du côté de Précigny, le sol, quoique peu boisé, présentait une culture assez soignée; mais de l'autre côté s'étendait à perte de vue une de ces landes stériles, appelées brandes dans le Berry terrains ingrats on quelques moutons peuvent à peine trouver une chétive nourriture au milieu des bruyères.

On devine maintenant la cause des souffrances des pauvres paysans. Les eaux retenues par les écluses pendant la nuit, s'écoulaient en partie pendant le jour, laissant sur ce sol uni, sans inel jour, laissant sur ce soi uni, sans in-clinaison, une couche épaisse de limon et de vase. Corrompue par les rayons du soleil, cette vase exhalait des vapeurs malfaisantes, d'où résultaient des fièvres pernicieuses et mortelles. Le village,

situé à deux pas de ce foyer d'infection, avait dû le premier en sentir la redoutable influence; aussi, comme nous l'avons dit, aucun de ses habitants n'avait-il été complétement épargné par l'épidé-mie ; tous, attaqués d'une fièvre opinia-tre qui entraînait avec elle une déperdition complète des forces physiques et morales, ressemblaient à des spectres hideux. Longtemps ils avaient subi avec résignation ce mal inexorable; mais l'été qui venait de finir avait été particulièrement chaud et sec, les exhalaisons marécageuses avaient pris un caractère de malignité terrible; enfin, le jour où comcette histoire, tr tanés étaient venus épouvanter cette infortunée population et la pousser jusqu'à l'extrème désespoir.

Des groupes désolés s'étaient formés dans l'enceinte du cimetière; là une mère, les cheveux épars, les vêtements en désordre, se lamentait entre deux pauvres enfants demi-nus, se tordait les bras avec frénésie; plus loin un homme, aux traits bouleverses, aux yeux égarés, immobile devant une tombe, ne pouvant ni priet, ni pleurer. Un vieillard, à la barbe blanche, au crane chauve, s'était agenouillé à l'écart, sur la troisième fosse; son chapeau et son bâton étaient près de lui; d'une main il égrenait un chapelet, de l'autre il serrait convulsivement contre sa poitrine un petit gar-con de cinq ou six ans, chétif et souffre-teux.

On s'était retiré à distance pour ne pas

gêner ces saintes douleurs. De pauvres gens, assis sur l'herbe, dont le cimetière etait rempli, les coudes appuyés sur les genoux et le visage dans les mains, sem-blaient vouloir étouffer leurs sanglots; Des femmes, réunies autour de la grande Des lemmes, reunies autour de la grande croix qui s'élevait au centre du champ funèbre, priaient à haute voix avec ferveur. Quelques hommes, au milieu de cette désolation générale, avaient conservé un peu d'énergie; ils erraient comme des ombres à travers les groupes. Ils se regardaient tristement les uns les autres; mais ils né se parlaient pas : que se fussent-ils dit? Ils n'avaient pas de consolations à se conner; chacun reconnaissait sur les traits décomposés de son voisin, de son ami, de son parent, les signes d'une fin prochaine, ils se sentaient condamnés à une peine commune; la cloche du village qui continuait à son-ner pour les morts dans son clocher en ruines, semblait sonner agonie.

Tout, autour d'eux, se mettait en har-monie avec cette scène lugubre. Le jour était terne et sans soleil ; l'atmosphère brûlante amonçait un orage pour la fin du jour et abattait les courages en fassant ruisseler la sueur sur les fronts. Des corheaux, hôtes ordinaires des crevasses de l'eglise, planaient en croassant au-des-sus de la foule. Par-dessus les haies, à demi dépouillées et poudreuses qui fer-maient le cimetière, le regard pouvait embrasser un paysage gris, uniforme,